Lo lan

Autor(en): **Dénéréaz, C.-C.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 41

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-178928

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

cachent un sens plus élevé. Nous voyons dans Psyché l'emblème de la beauté de l'âme, de son union avec le corps, des épreuves qu'elle subit sur la terre et de l'immortalité à laquelle elle est destinée; nous y voyons encore la preuve que le bonheur ne dure qu'autant que dure l'illusion, et qu'il se dissipe dès que la vérité se montre toute nue.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut entrer pour comprendre le tableau de M. Gleyre. Semblable à Psyché, illustrée par Raphaël, c'est une allégorie, une espèce d'apparition ou de songe qui emprunte à la Grèce ses formes les plus idéales et les plus élégantes, pour nous dire que la sagesse n'a plus besoin d'autre organe que celui de la parole pour éclairer l'humanité, et qu'elle compromet même sa dignité en se dépouillant de son casque, de sa lance et de son égide, pour amuser le monde par un jeu futile, en imitant par les sons d'une flûte le chant des oiseaux, infiniment supérieur à tous les accents que les instruments peuvent produire. Regardez seulement ces bouvreuils, ces chardonnerets et autres représentants de la troupe joyeuse des chantres ailés, que le peintre a si bien dessinés, perchés sur les branches de platanes, ne semblent-ils pas se moquer des vains efforts de la déesse? Leur moquerie n'a pas échappé à l'une des Grâces, elle élève sa double flûte pour faire cesser leur gazouillement.

Ce que nous venons de dire sur les formes presque féériques que le peintre a données à Minerve et aux trois Grâces, pour imprimer à son tableau le caractère diaphane d'une apparition céleste, nous explique suffisamment la carnation douce et délicate qu'il a choisie; on dirait presque qu'il a plongé son pinceau dans la lumière pour en fixer les rayons sur son tableau.

Nous savons bien qu'on pourrait expliquer le peu de vigueur du coloris par des raisons complétement extérieures au tableau, telles que la place que celui-ci doit occuper plus tard, l'effet qu'il doit produire vis-à-vis de ses pendants, la lumière artificielle qu'on projeterait sur lui, l'influence des peintures vigoureuses dont il se trouvait entouré au Musée Arlaud, etc.; mais il nous semble que M. Gleyre connaît trop l'antiquité grecque, et surtout ses peintures murales, pour ne pas chercher à l'imiter dans la représentation d'une allégorie mythologique.

Pour terminer ce que nous avions à dire sur ce tableau, il nous reste encore à faire la description des divers objets qui entourent le charmant groupe. — Quelques personnes ont été frappées du bleu foncé dans lequel se présente le ciel; cela s'explique par le contraste du ciel de la Grèce avec celui que nous voyons tous les jours; tous les voyageurs qui viennent du nord et qui voient pour la première fois la patrie de Zeuxis et de Parrhasius font la même observation; il ne faut donc pas oublier que le Parnasse, dont nous voyons les sommets au fond d'une riante vallée, nous transporte en Phocide, et que la nature qui nous entoure au bord de notre beau lac ne peut pas nous servir de comparaison. Néanmoins, la manière dont M. Gleyre a représenté les rochers, la cascade lointaine, et les arbres caractéristiques de la Grèce, nous prouve que le peintre d'histoire peut hardiment se mettre à côté de nos célèbres paysagistes. L'exécution fidèle et minutieuse des fleurs champêtres que nous admirons au premier plan, ainsi que celle de cette gracieuse gazelle qui s'abreuve dans la source limpide qui lui sert de miroir, et dans laquelle les Grâces montrent à Minerve ses traits altérés, est la plus éloquente réfutation de l'idée que tout le tableau n'est qu'une ébauche et attend encore les derniers coups de pinceau.

Nous aurions encore une foule de choses à dire, mais la place nous manque, et ce n'est qu'à contre-cœur que nous prenons congé de Minerve, en jetant un dernier coup-d'œil sur le lézard frétillant et sur la tortue, dans lesquels nous voyons l'emblème de certains esprits et de certaines imaginations beaucoup trop lents à saisir et à comprendre les beautés d'une des plus charmantes toiles que nous devons à notre peintre national.

F. N.

Lo lan.

La fenna à Moïse Rognasson étaï tant tiurieusa que cein eimbêtâvé gros s'n'hommo. L'avâï bio lâï deré que n'iré pas galé dé tsertsi à tot savâï et dé volliâï tot verré, rein ne fasâï, et Moïse se peinsa: eh! bin, adon que te ne vâo rein ouré, on tatséra dé té corredzi.

On dzo, lo grand borgno dé Morreins passavé avoué on troupé dé tchivrés, que menavé à la fâire. C'étâï midzo, et s'arreta aô cabaret po medzi on bocon, bâïré quartetta et po laissi reposa sé cabrés. Moïse qu'avâï cein vu, cor vito tsi li et dit à sa fenna: Franchette! — Quiéte que t'as? — Atiuta! L'âï ia onna balla noce à la pinta, tsi Abran, va vito verré, sont ti pé lo pra. derrâï la mâïson; lé damé font dâo café per dézo lé z'abro. — Caïse-té fou! dâo café! — Oï ma fâï! va pi verré! lâï ia onna masse dé mondö! La Fanchette ne lo sé fâ pas deré dou iadzo; le va derrâï tsi Abran et le trâové lo troupé dé tchivrés et onna dizanna d'hommo que lé vouâïtivont. « Yo que l'est, cllia balla noce, que le demandé? » Adon, clliau z'hommo à quoui Moïse avâï de que volliavé attrapa sa fenna, sé mettiront à férè dâï pecheinté recaffâïe et lâï deziront: Pardié, la vouâïquie la noce; ne vâïdé-vo pas l'épâo, avoué sa granta barba? et l'âï montravont on villio bocan que brottavé l'adze.

Ma fâï la fenna fut bin attrapâïe, ka ti clliau z'hommo sé mocavont dé li, et le sé reintorna tota penâosa et tota furieusa contré Moïse. « Ah! lo bougro, se le sé desâï ein s'ein allein, te vâo mé férè dâï pareils affronts, po qu'on sé moquâï dé mé; atteinds villie tsaravouta! » Et le plliovavé dé radze. Quand l'arreva à la mâïson, ti lé z'autro risont coumein dâï bossus; Moïse l'âï dese: Et poui?..... Ma fâï, et poui!!! la Fanchette ne reponde rein, le travaisè lotto, io lé z'hommo dinavont, l'eintré dein sa tsambra ein fasein zonna la porta, le sé coté dedein, et le coumeinça à boudâ Moïse, à quoui le ne redese pas on mot.

Dévé la né, faillesâï portant sé cutsi et coumein n'avïont qu'on lli po lé dou, l'avâï bio bouda, faillesâï drumi découté Moïse. Aloo po lo puni, le va queri aô guelata on *lan* (onna plliantse), le lo met aô mâïtein daô lli, et le se cutsé dé la part delé d'aô lan. Quand Moïse eintra, vollie deré oquié à sa fenna, mà « motta » mein dé reponse. Ye sé fourré aô lli, tôt ébâhi de trova onna plliansc eintré li et sa Fanchette. Ye s'eindrumiront ti dou sein pipa on mot. Lo leindeman, la fenna bouda onco tot lo dzo et la né le remette lo lan aô lli. Tot parâï cein eimbêtavé la Fanchette dé ne pas poâï devesa, ka l'étâï onna granta tabousse; quand furont ti dou cutzi, la fenna sé met à éternua « Aaatchin! eh! mon Dieu! — Lo bon Dieu té beinè! l'âï dit s'n'hommo. — Lo dis-tou dé bon, Moïse? — Oï pardié! — Eh! bin, douta lo lan! »

C. C. D.

Toilette d'une élégante en 1866.

I. Pour la tête.

Deux livres de faux cheveux pour faire le chignon.
Une livre idem pour imiter des nattes naturelles.
Un filet ou réseau pour contenir le dits cheveux.
Dix épingles pincettes pour le même usage.
Vingt-cinq grammes de pommade pour les faire luire.
Vingt-deux de peinture pour leur donner du ton.
Un chapeau avec fleurs, fruits, oiseaux et dentelles.